

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 17

Artikel: Zabet et Frintzi
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202223>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerbère, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements d'entée des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.

Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les numéros de mai et juin seront adressés
gratuitement à toute personne qui prendra
un abonnement nouveau d'UNE ANNÉE ou de SIX
MOIS à dater du 1^{er} juillet prochain.

Zabet et Frintzi.

La serviette encore étalée sur sa panse rebondie, Marc Saugeon digérait béatement son dîner du dimanche. Sa vieille bonne venait de mettre sur la table, devant lui, à leur place habituelle, le caisson à cigares et le petit plateau de laque portant le flacon de kirsch de Chevilly, la minuscule cafetière argentée et la tasse de porcelaine style empire. Ayant allumé un vieux grandson extra-sec, Marc Saugeon se renversa sur sa chaise, suivant de l'œil les volutes de fumée bleuâtre qui, par la fenêtre grande ouverte, se perdaient dans le ciel bleu, au-dessus des rosiers du jardin, au-dessus de l'aigrette mouvante du jet d'eau. A quoi songait ce célibataire endurci? Peut-être à rien, peut-être aussi à son isolement, au récent mariage de son neveu Frintzi, à sa nouvelle nièce, qu'il n'avait pas encore vue....

Un coup de sonnette le tira soudain de ses méditations. L'air ennuyé d'un homme qu'on dérange dans les heures les plus importantes, les plus solennelles de l'existence, il tourna la tête du côté de la porte.

— Monsieur, fit la bonne, c'est le neveu et la nièce à monsieur.

— Qu'ils se dépêchent d'entrer, ces tourtereaux!

Et, son expression maussade subitement évanouie, Marc Saugeon alla gaiement à leur rencontre, aussi vite que le lui permettaient son gros ventre et ses jambes courtes.

— Ah! mes enfants, la bonne surprise que vous faites à votre vieil oncle!... Ma parole, sans votre venue, je broyais du noir toute la journée.... Ma nièce, permettez que je vous embrasse, c'est un privilège rare pour un vieux garçon tel que moi, et cela dispensera votre mari de la formalité bien inutile d'une présentation... Dieu! que vous sentez bon la jeunesse et le parfait bonheur! Asseyez-vous ici à ma droite, et toi, Frintzi, carre-toi dans le fauteuil, en face de nous... Et ne prends pas un air de condamné à mort: il te reste toute l'existence pour être aux côtés de ta mignonne moitié... Anastasie!

La bonne entr'ouvrit la porte, et, sur quelques mots chuchotés par son maître, revint au bout d'un instant avec des rafraîchissements.

— A votre lune de miel, mes enfants! s'écria Marc Saugeon en levant son verre où perlait l'or d'un Yvorne de derrière les fagots... A votre santé, ma nièce!... Quel est votre petit nom?

— Elisabeth... Zabet, pour mes parents et mes amies.

FRINTZI. — Et aussi pour ton...

ZABET. — Pour toi aussi, oui, chéri, sauf au magasin.

MARC SAUGEON. — Quel magasin?

FRINTZI. — Le magasin, que nous reprenons à... oui, que nous reprenons...

FRintzi n'arrivait jamais au bout de ses phrases. A voir ses yeux vagues dans sa face plate aux traits confusément dessinés, on pouvait même se demander si ses pensées elles-mêmes ne demeuraient pas tronquées, comme ses propos. Zabet acheva ce qu'il avait voulu dire:

— Mes parents nous cèdent leur maison de Lausanne, papeterie et atelier de reliure. Frintzi fera le relieur, il s'y entend très bien, et moi je dirigerai le magasin, dont j'ai été la caissière jusqu'ici, c'est-à-dire que, pour commencer, je ferai tout à la fois la patronne et l'employée. Plus tard, si tout va bien, nous augmenterons le personnel.

Cela était dit d'un air décidé qui contrastait fort avec la mine rêveuse et passive de Frintzi. Et Marc Saugeon se dit que son neveu était tombé sur une petite femme de tête, dont la parole nette s'alliait au mieux à son clair regard, à ses gestes sobres, à son pratique costume de voyage, à son col marin tout uni, à la petite sacoche de cuir qu'elle portait en bandoulière. Il demanda s'ils étaient encore en voyage pour quelque temps.

FRINTZI. — Pas pour bien longtemps. Nous avons décidé de rentrer pour ouvrir... oui... tu comprends...

ZABET. — Nous sommes au bout de nos quinze jours de tournée, mon oncle. Notre abonnement général expire ce soir. Demain, la maison Frintzi Saugeon reprendra la suite des affaires de papa et maman. Les journaux l'ont annoncé à tout le canton: « Assortiments de choix pour administrations, bureaux, écoles, etc.; prix modérés. »

MARC SAUGEON. — Mazette! vous ne perdez pas de temps!... Est-elle si indispensable que cela, votre présence, demain déjà, à l'atelier et au magasin?... Que diable, on ne fait guère qu'un voyage de noce en sa vie!... Pourquoi ne prolongeriez-vous pas le vôtre de quelques jours?... Voulez-vous ma villa pour une quinzaine, avec Anastasie comme ange gardien? Un vrai cordon-bleu, Anastasie, vous savez! Elle vous mijotera toute sorte de petits plats. Moi, pour ne pas vous gêner, j'irai faire à Henniez une petite saison dont j'ai un urgent besoin... Allons, c'est entendu, vous restez ici?

FRINTZI. — Certainement, ton offre tentante... mais, d'autre part, tu saisis, n'est-ce pas?

ZABET. — Mon bon oncle, vous nous comblez, et nous sommes au désespoir de ne pouvoir accepter votre cordiale invitation. Mais le souci de nos affaires nous talonne un peu. Nous avons annoncé que nous les prendrions en mains lundi, il n'y a pas à revenir là-dessus. Comme tout le monde, les commerçants doivent tenir parole.

MARC SAUGEON. — Quelle terrible petite femme vous faites! Et Frintzi est bien d'accord avec vous?

FRINTZI. — A preuve que c'est moi qui le premier... n'est-ce pas, Zabet?

ZABET. — Oui, chéri, c'est toi qui as proposé de rentrer dimanche soir, tandis que moi j'opinai pour le samedi déjà.

MARC SAUGEON. — Je m'avoue vaincu et n'insiste pas, mais cela ne m'empêchera pas de boire encore un coup à vos amours.

FRINTZI. — A votre santé! certainement...

MARC SAUGEON. — Mais pourquoi te contentes-tu de lever ton verre sans y tremper les lèvres, Frintzi? Est-ce que tu ne sais plus trinquer?

FRINTZI. — Je vais te dire: c'est le quatrième verre que tu... et j'ai pris l'engagement après le troisième... c'est pourquoi tu me pardonneras... je suis bien sûr que toi-même, si...

ZABET. — Oui, mon oncle, Frintzi a eu la bonté de me promettre de ne jamais prendre, en quelque circonstance que ce soit, plus de trois verres de vin. Non qu'il eût besoin le moins du monde de s'habituer à la sobriété; mais parce que nous avons autour de nous trop d'exemples déplorables, et qu'il désire montrer par lui-même qu'un peu de force de caractère vaut mieux que toutes les signatures d'ivrognes.

MARC SAUGEON. — Halte-là, ma nièce! Ici, c'est moi qui commande! Et puis, autre argument péremptoire, vous êtes encore en voyage de noce. A moins donc de se déclarer malade, Frintzi me ferait une mortelle injure en refusant de vider ce quatrième petit verre d'Yvorne.

FRINTZI. — Toute règle a ses... cela va sans dire...

ZABET. — Méchantes règles que ces règles à exceptions, mon chéri. Mais à toi d'agir selon ta conscience... Si vous le permettez, mon oncle, je vais dévaster un peu vos beaux rosiers.

MARC SAUGEON. — Excellente idée, ma nièce. Allez, le jardin est à vous... Eh bien, Frintzi, à la tienne!

FRINTZI. — Oui... c'est à dire non... Parole donnée... Et puis, tu comprends... en cachette d'elle, ce serait encore moins...

MARC SAUGEON. — Moins quoi?... Tu me rends rêveur, mon pauvre Frintzi. Mais, puisque tu as juré, n'en parlons plus. Donc, je commettrai seul le péché du quatrième verre et peut être du cinquième, tandis que tu me raconteras un peu votre voyage. Vous avez été aux lacs italiens, naturellement?

FRINTZI. — Oui, Lugano, Locarno, les îles Borromées. Deux jours là-bas en tout, parce que...

MARC BOAND. — Quarante-huit seulement! Mais vous n'avez rien vu!

FRINTZI. — Il pleuvait tout le temps, alors autant voir tomber la pluie par la portière d'un train, avons-nous pensé... et pendant deux semaines nous avons roulé... du Tessin à Lucerne, Coire, St-Gall, Romanshorn, Zurich, Schaffhouse, Bâle, Berne... tu comprends?...

MARC BOAND. — Une lune de miel en wagon! Vous devez connaître comme votre poche tout le réseau des C.F.F!

FRINTZI. — Il y a un tronçon de Bülach à je ne sais plus où, que nous n'avons pas...

MARC BOARD. — Au fait, vous ne perdiez tout de même pas votre temps! Qu'en dis-tu, monsieur le marié? Et puis, vous réduisiez à leur plus simple expression vos frais d'hôtel?

FRINTZI. — Naturellement... Mais, pour en revenir à ce parcours près de Bülach, nous l'aurions certainement... si nous n'avions pas perdu une demi-journée, à cause de nos cartons d'abonnements généraux, que, je ne m'explique encore pas comment, à notre départ de Lucerne, le premier jour... oui, tu conçois notre contrariété, ...enfin, le soir je les retrouve... Depuis ce moment-là, Zabet les a serrés... Sa sacoche ferme mieux que...

MARC SAUGEON. — Parce que tu as failli perdre tes billets de chemins de fer, c'est ta femme qui les a gardés depuis?

FRINTZI. — Naturellement, elle les portait... « Comme elle porte et continuera de porter les culottes », fut sur le point d'ajouter Marc Saugeon, mais il se retint en voyant rentrer Zabet rayonnante de bonheur et rose comme les fleurs qu'elle rapportait.

— Mon oncle, dit la jeune femme, maintenant que j'ai mes roses, nous allons nous sauver. Quand nous ferez-vous le grand plaisir de venir nous voir? Le plus souvent possible, n'est-ce pas? Et si vous nous arriviez un jour au bras d'une madame Marc Saugeon! C'est ça qui serait tout à fait gentil! Ça ne vous dit rien? Vous feriez, comme nous, un voyage au long cours sur les chemins de fer fédéraux.

MARC SAUGEON. — Non, ma nièce, je craindrais trop d'égayer mes billets d'abonnement.

V. F.

L'homme et la bête.

« Le droit le plus sacré de l'homme est de se contredire », a dit Baudelaire. Et, selon un autre auteur, ce droit de se contredire n'est pas seulement le plus sacré, il est aussi le seul, l'unique droit que l'homme possède en effet. Si l'homme agissait toujours de même dans des circonstances identiques, il serait pareil aux animaux de la terre, aux poissons de la mer et des fleuves, aux oiseaux de l'air céleste; et ce n'aurait pas été la peine de lui donner une âme immortelle. Qu'il puisse se conduire d'une façon en apparence illogique, c'est la seule chose qui prouve son libre arbitre et son origine divine.

Pensée.

Quand on est dans l'opposition, on est l'ami de la liberté.

Quand on est au gouvernement, on n'en est plus que le mari.

Là-haut, à la Cité, une salle de l'ancienne Ecole normale est tout égayée depuis quelques jours. Un jeune Lausannois, M. Samuel Rochat, a ouvert là une exposition de peinture qui durera jusqu'au 6 mai et dont l'entrée est gratuite. Poussé par une irrésistible passion, M. Rochat s'est mis à faire de la peinture sans maîtres, ayant tout juste de quoi s'acheter des couleurs et des pinceaux. Certaines de ses œuvres montrent encore quelque gaucherie, mais il est intéressant de voir combien ce peintre, qui s'est formé lui-même, a le sens de la couleur et de l'harmonie. Montez à la Cité, croyez-nous.

L'a-t-il dit, oui ou non?

On se souvient que, dans ses *Mémoires*, M. de Vieil-Castel réduit à néant la légende du mot de Cambronne à Waterloo.

C'est sur la foi d'une déclaration du général Mellinet, pupille de l'ex-commandant de la garde impériale, que M. de Vieil-Castel dépouille Cambronne de son immortalité.

Voici comment se serait exprimé, à ce sujet, le général Mellinet :

« De retour dans ses foyers après Waterloo, Cambronne, en l'absence de mon père, qui était exilé, se fit mon tuteur. Il avait pour moi une grande affection.

» Cambronne n'était nullement un grossier soldat; il avait fait de fortes études et passait pour un latiniste distingué.

» Un jour, nous nous baignions dans la Loire — et je dois dire que je n'ai jamais vu un corps humain plus couturé de blessures: coups de mitraille, coups de feu, coups de lance, coups de sabre et coups de baïonnette.

» Tout en nageant à ses côtés, je lui demandai :

— Est-il vrai, mon général, que vous avez répondu... ce que l'on dit, au général anglais qui vous pressait de déposer les armes?

» Alors, me tutoyant, comme il en avait l'habitude, Cambronne me répondit :

» — Tu me connais: ce mot-là me ressemble-t-il? Peux-tu t'imaginer qu'il soit sorti de ma bouche dans un moment solennel? .. Non, je ne l'ai point dit. Ce qui est vrai, c'est que chaque fois que la proposition de mettre bas les armes nous fut faite, je levai mon sabre en criant de ma voix la plus forte: *Grenadiers, en avant!* Mais bientôt je fus blessé. Je perdis connaissance et, au bout d'une demi-heure, les grenadiers ne pouvaient plus se porter en avant: ils étaient morts! »

Chanson proscrite.

La chanson suivante nous est communiquée par un de nos lecteurs. Rien en elle, ni dans l'arrêt du Conseil d'Etat, dont le texte suit les couplets, qui permette de fixer la date exacte de sa publication. Elle doit avoir paru environ 1815.

(Chantez sur l'air de *Cadet Roussel*.)

1.

Réjouissons-nous, mes amis,
Soyons toujours si bien unis.
Les soins et la persévérance
Ont accompli notre espérance.
Ah ah, oui vraiment
Notre triomphe est éclatant.

2.

Les Bernois sont enfin chassés
De toutes les autorités.
Il n'y a plus de Royalistes,
Il n'y a plus de Bourbonnistes.
Ah ah, oui vraiment
Grâce à notre Gouvernement.

3.

Buvons à notre grand Patron,
Buvons au grand Napoléon.
Notre fête serait complète
Si le retour de la violette
Pouvait... Mais oui vraiment
J'ai là quelque pressentiment.

4.

Aristocrates désolés
Qui pourra donc vous consoler?
Vous tournez les yeux vers la France,
Mais hélas, petite espérance.
Ah ah, oui vraiment
Mieux vaut Alexandre-le-Grand.

5.

C'est par lui, par Laharpe aussi,
Que nous sommes heureux ici;
Soutenons d'une ardeur sincère
Leur Constitution populaire;
Ah ah, oui vraiment
Périssse qui pense autrement.

6.

Buvons au monarque chéri
Dont la Harpe est le favori,
Il protégea l'indépendance
De ce canton dans son enfance.
Ah ah, oui vraiment
Qu'il vive Alexandre-le-Grand.

7.

Buvons tous à notre Canton,
Il subsistera, j'en réponds;

Mourons tous pour notre patrie,
Pour la liberté si chérie.
Ah ah, oui vraiment.
De bon cœur j'en fais le serment.

* * *

« Par une de ces manœuvres si usées que, pour ceux qui les ont observées avec soin elles cessent d'avoir aucun effet, les ennemis réels de ce Canton revêtant le manteau imposteur du civisme le plus exalté, ont jetté et fait circuler dans cette ville une chanson manuscrite en sept couplets, commençant par ces mots: Réjouissons-nous mes amis, et finissant par ceux-ci: J'en fais de bon cœur le serment:

» Par ordre du Conseil d'Etat le Juge de paix du Cercle de Lausanne

» 1. Invite tous les Citoyens à qui il auroit été remis des copies de la susdite chanson, de venir dans les deux fois 24 heures les déposer à son Greffe sous peine d'en répondre

» 2. Une récompense de dix louis est de plus promise à celui qui indiquera de manière que conviction légale s'en suive, le ou les personnes qui les premières ont mis la susdite chanson en circulation ».

Pauvre petiot. — C'est un grand paresseux, disait la maman du petit Ferdinand, le soir des promotions, il n'a pas même eu un accessit.

— Comment voulez-vous que cet enfant ait du courage, dit la domestique, on le met toujours le dernier! Si on le mettait quelquefois le premier ou le second, ça l'encouragerait, cet enfant!

Sauvez les bijoux. — Un ouvrier tapissier et un apprenti étaient appelés l'autre jour à faire des réparations chez une vieille demoiselle, bien connue à Lausanne pour son extrême avarice.

— Françoise, dit-elle à demi-voix à sa femme de chambre, en jetant un coup d'œil soupçonneux sur les deux honnêtes travailleurs, prenez mes bijoux et serrez-les dans la pièce voisine.

L'ouvrier, qui a l'oreille fine ne sourcille pas; il détache sa chaîne et sa montre et, les donnant à l'apprenti:

— Pierre, fait-il, va porter ça à la bourgeoise; il paraît que la maison n'est pas sûre

Place! Place!

Voici les teuf-teuf! Oh! pas ici; à Genève, au Bâtiment électoral, où l'on inaugure aujourd'hui la 1^{re} Exposition suisse de l'Automobile et du Cycle. M. Forrer, conseiller fédéral, préside à l'ouverture.

Très intéressante, savez-vous, cette exposition; et ce n'est pas son moindre mérite que de montrer le rang honorable qu'occupe notre pays dans une industrie à laquelle sourit l'avenir. La section étrangère, représentée par les principales marques, offre un grand attrait.

Si chacun n'a pas encore le moyen de s'accorder une automobile, du moins personne ne se peut désintéresser de ce qui touche à ce nouveau domaine de la locomotion. Nous l'avons dit, l'avenir est là! Tous les désagréments des automobiles sont pour le piéton qui les regarde passer; quand nous serons tous dans la voiture — et ce jour viendra — nous trouverons l'automobilisme admirable. Demandez seulement leur avis aux personnes qui ont eu occasion de faire une promenade en teuf-teuf.

D'ailleurs, au Bâtiment électoral, il n'y a pas que des automobiles et des motocycles; la modeste et légère « bécane », le cheval du pauvre, comme on l'a justement appelée, y figure sous toutes ses marques, sous toutes ses variétés. A les voir si nombreuses et si séduisantes les unes que les autres, on se sent une envie folle d'enfourcher et de pédaler... mais, « défense expresse de toucher ». En revanche, on reçoit les commandes. On ne saurait